

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**Histoire De Miss Jenny, Ecrite & envoyée par elle à Milady,
Comtesse De Roscomond, Ambassadrice d'Angleterre à la
Cour de Danemarck**

Riccoboni, ...

Paris, 1764

Lady Alderson à Milord Edouart.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2297

„ Ce papier, mouillé de mes larmes,
„ vous en dit assez. Adieu, adieu,
„ ma chere, mon aimable Sara;
„ aimez-moi, dites-le moi, répé-
„ tez-le moi tous les jours.

Lady Alderfon, déterminée à suivre la fortune d'Edouart, l'étoit aussi à résister aux volontés de son pere. Il attendoit impatiemment sa convalescence pour disposer d'elle. Il juroit de la déshériter, si elle opposoit ses premiers engagements aux ordres d'un pere; mais la réparation qu'elle se devoit à elle-même, lui paroissoit bien au-dessus des vaines considérations qui pouvoient l'arrêter dans le projet d'épouser Edouart. Son inquiétude la toucha sans l'offenser; & voulant calmer le trouble de son cœur, elle lui fit cette réponse.

Lady Alderfon à Milord Edouart.

„ Est-il nécessaire que des ser-
„ ments vous rassurent sur mes sen-

„ timents? Eh, mon cher Edouart,
„ les perfides en font. Vous est-il
„ permis de douter? Comment
„ renoncerois-je à celui qui s'est
„ acquis tant de droits sur mon
„ cœur, & se montre si digne de
„ mon attachement? Edouart,
„ mon cher Edouart, nous avons
„ osé faire notre destin; osons le
„ rendre heureux, en nous livrant
„ à la confiance que nous méritons
„ tous deux de nous inspirer.
„ La fortune, dont mon pere menace
„ hautement de me priver,
„ si je me donne à vous, est dans
„ ma position un sacrifice bien léger:
„ avec quelle joye j'en abandonnerai
„ l'espérance, pour vous prouver
„ mon amour! En quittant l'Autel où
„ j'aurai reçu votre foi, une simple
„ retraite où je verrai Edouart, où
„ je porterai sur lui des regards assurés,
„ sera plus agréable, plus riante à
„ mes yeux, que ce séjour magnifique
„ où je ne le vois point, où

„ je suis sûre de ne point le voir.
„ Hélas! nous nous sommes sou-
„ vent plaints de la longue maladie
„ de Milord Revell. Ah, Dieu!
„ que ce temps ne peut-il revenir!
„ Nous nous plaignions, & nous
„ étions ensemble. Ma foiblesse ne
„ me permet pas d'écrire davan-
„ tage : cessez de vous inquiéter;
„ ma fièvre diminue; ses accès sont
„ de peu de durée: on m'annonce
„ une prompte convalescence. Par-
„ tez, mon aimable ami, partez,
„ puisque vous le devez. Mon
„ cœur comptera tous les moments
„ de votre absence; mes vœux
„ vous suivront par-tout, & cha-
„ que jour vous portera des preu-
„ ves de mon souvenir & de ma
„ tendresse. Adieu.

Edouart ne put se voir prêt à quitter Milord Revell, sans donner des marques du plus grand attendrissement. Ses caresses émurent le cœur sensible du Comte. Il lui parla sur la conduite qu'il devoit tenir

au camp; il lui vanta les honneurs qui l'attendoient à la fin de la campagne, son rétablissement à la Cour étant sûr. Edouart, peu flatté en ce moment des graces du Roi, mais touché de l'amitié de Milord, laissa couler des larmes; & se jettant dans les bras de cet ami généreux: O mon pere! lui dit-il, vos bontés me seront-elles inutiles? Depuis que je respire vous avez daigné vous occuper de mon bonheur, je vous dois tout. Oserai-je l'avouer? tant de bienfaits ne peuvent plus me rendre heureux. Pardonnez-moi des sentiments qui, peut-être, me font paroître ingrat. Ah, je ne le fais point, jamais je ne le ferai. Mais en perdant l'espoir de vivre pour Lady Sara, d'obtenir la main de Lady Sara, j'ai perdu celui de chérir d'autres biens. Qu'est-ce que la grandeur, les richesses, de vaines dignités? L'avidè ambition les poursuit, l'orgueil en jouit, & le cœur s'en dégoûte. L'empire de

l'Univers vaut-il une des douceurs que je regrette!

Mais, reprit le Comte, auriez-vous accepté la main de Lady Alderson au prix infame que l'on y mettoit? Auriez-vous foulé aux pieds la cendre de votre pere, méprisé tous vos Aïeux? Auriez-vous renoncé à secourir votre Patrie? Je ne fais, dit Edouart, mais je ne puis vivre sans Sara. J'estime si sincérement Lady Alderson, continua Milord Revell, que j'ai travaillé à vous la rendre: mes soins n'ont point réussi. J'ai employé un ami auprès de son pere sans paroître prendre part à sa négociation: Milord Carlington a proposé des accommodemens; je me serois prêté beaucoup pour vous tirer du danger où je vous voyois, & vous donner une femme digne de vous: mais, ni votre état vivement représenté, ni le péril où étoit sa fille, ni l'offre de faire porter son nom au premier fils qui naîtroit de
votre

votre union avec Sara , rien n'a pu ramener cet esprit altier. On se foumettroit en vain aux conditions qu'il exigeoit auparavant ; jamais, de son consentement, sa fille ne fera à vous.

Elle ne fera jamais à moi ! dit Edouart : & si elle renonçoit à tout pour se donner à l'amant qu'elle aime ; si elle sacrifioit à mon amour les biens qui doivent être son partage ; si son cœur aussi tendre, aussi sensible que le mien, mettoit tout son bonheur à me rester fidele ; si je lui étois plus cher que sa fortune ; si elle consentoit à m'engager sa foi ; si... Je vous entends, interrompit le Comte, & vais m'expliquer sans détour : soyez sûr, mon cher Edouart, que votre satisfaction est le premier de mes vœux : je ne vous la procurerai jamais aux dépens de l'honneur ; mais ne craignez pas d'opposition à vos desirs, quand les démarches qu'ils vous engageront à faire, ne pourront

Partie I.

E



ternir votre gloire. Si Lady Alderson conserve les sentiments qu'elle a pour vous, si l'éloignement n'éteint point dans vos cœurs cette passion si tendre, je verrai avec plaisir une union si ardemment souhaitée. En vous sacrifiant sa fortune, Lady Sara me paroîtra encore plus digne de votre attachement & de mon amitié.

Ah! je ne voulois que ce doux consentement, s'écria Edouart; en cet instant, Milord, vous comblez la mesure de vos bienfaits: ce dernier augmente le prix de tous ceux que j'ai reçus d'une main si chere. O mon respectable pere! vous venez de répandre le calme & la joye dans mon ame. Le secret que je gardois avec vous sur mes desseins, étoit un poids pour mon cœur. Je pars content, & vais mériter par ma conduite le nom de votre fils.

Après avoir fait éclater les transports de sa reconnoissance, embrassé mille fois son généreux pro-

tecteur , il le quitta pour aller écrire à Lady Alderfon , & l'informer des dispositions favorables de Milord Revell ; ensuite il partit avec Sir Humfroid & deux valets-de-chambres, ses équipages l'ayant devancé depuis long-temps. Sir Humfroid étoit un jeune Gentilhomme dont la fortune n'égalait pas la naissance. Milord Revell l'attacha à Edouart dès son enfance ; il l'avoit accompagné dans ses voyages. Edouart l'aimoit , lui accordoit toute sa confiance ; & la situation actuelle de son ame lui rendoit bien cher un ami auquel il pouvoit parler sans réserve.

Après deux mois de souffrance, Lady Alderfon se trouva sans fièvre, mais si abattue, que sa foiblesse la retint encore fort long-temps dans sa chambre. Son pere monroit une froideur extrême pour elle. Sa maladie lui prouvoit combien elle aimoit Edouart ; il se sentoit blessé de ne pouvoir ban-

du cœur de sa fille un sentiment que ses ordres avoient fait naître, & devoient étouffer à l'instant où il cessoit de lui plaire. Milord passoit des semaines entières sans la voir; & quand il l'honoroit d'une visite, c'étoit pour lui reprocher avec aigreur les idées qu'elle entretenoit, & l'accablement où elles la plongeient.

Cependant la rupture du mariage de Lady Sara venoit de ranimer les espérances de tous ceux qui pouvoient prétendre à elle. Le Comte de Lenox voyant Milord Alderfon obstiné à ne point reprendre ses premières vues, lui offrit son fils aux mêmes conditions qui avoient été imposées à Milord Revell. Le desir de chagriner Edouart, rendit cette proposition agréable à Milord Alderfon; il donna sa parole, & fixa le temps de cette union au parfait rétablissement de sa fille. En l'attendant, il admit les visites du nouvel époux

qu'il lui destinoit, & la fit avec tir par son Chapelain de se préparer à recevoir les soins de Sir Arthur de Lenox.

Cet ordre affligea Lady Sara; son projet étoit de passer au Château d'Alderson le temps de l'absence d'Edouart. Les importunités du jeune Lenox alloient lui en rendre le séjour fâcheux, la forcer de hâter sa fuite, & la jeter dans l'embarras de se procurer une retraite. Pour prix des bontés de Milord Revell, du consentement qu'il donnoit à son mariage avec Edouart, elle ne vouloit pas l'exposer à des affaires désagréables, en se mettant ouvertement sous sa protection. Elle regrettoit de n'avoir pu donner la main à son Amant avant qu'il partît. Sans cesse occupée de lui, elle lisoit à tout moment les lettres qu'elle en recevoit, lui écrivoit chaque jour; & mille inquiétudes se joignant à ses chagrins, lui faisoient passer de tristes instans.



Cependant les preuves réitérées de la tendresse d'Edouart, d'une passion vive, ardente, que le temps sembloit animer encore, adouci-
foient souvent ses peines; ses idées se portoient quelquefois dans un avenir plus heureux; & se livrant toute entiere à l'amour, au plaisir d'en inspirer, à la douceur d'en ressentir, en pensant qu'elle feroit le bonheur d'Edouart, elle retrouvoit au fond de son cœur l'espérance de voir renaître le sien.

Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis le départ de Milord Edouart, quand un jour Lady Alderson se sentit assez bien pour sortir de son appartement. Elle descendit avec Lidy dans les jardins. Ses pas se tournerent par hazard vers ce bosquet où sa tendresse imprudente avoit égaré sa raison. Elle tressaillit en l'appercevant; & baissant ses yeux remplis de larmes, elle songea, en soupirant, combien son sort se trouvoit changé

depuis le jour fatal où elle y étoit entrée avec Edouart. Blessée par l'aspect de ce lieu, elles'en éloigna, & continua tristement sa promenade. Chaque allée, chaque détour de ce jardin lui rappelloient des souvenirs bien chers. Elle marcha jusqu'à la nuit; & se trouvant fatiguée, elle reprit à pas lents le chemin de son appartement.

Soit que cet exercice déterminât la nature, soit que cet instant fût marqué par elle pour exciter les premiers mouvements d'une créature dont l'existence étoit encore ignorée, Lady Sara sentit en elle-même une agitation extraordinaire. Elle n'en pénétra pas d'abord la cause; mais elle la sentit si souvent, que rapprochant plusieurs accidents attribués à sa maladie, & capables de confirmer le doute qui commençoit à s'élever dans son esprit, elle connut enfin un malheur dont elle n'avoit pas même formé l'idée. Un sentiment mêlé d'effroi,



de honte, d'inquiétude, la troubla, l'interdit, & cependant l'intéressa vivement à l'objet de cette nouvelle peine. Liée plus fortement à Edouart par la découverte de son état, elle prit courageusement le parti de se regarder comme tenant à lui seul dans l'Univers. Les devoirs qui balancoient souvent ses résolutions, céderent entièrement à des obligations pressantes & indispensables; ainsi dès ce moment elle prépara tout pour quitter le Château d'Alderson.

Forcée d'avouer sa situation & ses desseins à une de ses femmes, la jeunesse & l'attachement sincere de Lidy attirerent sa confiance. Cette fille avoit une sœur établie à Londres. Elle lui écrivit par ordre de sa maîtresse, & la chargea de louer un appartement propre & commode, dans le quartier le moins fréquenté de la Ville, de le retenir au nom de Mistris Hervey, jeune Dame mariée depuis un an,

dont le mari étoit à l'armée, & que sa tendresse inquiete conduisoit à la Capitale, afin d'être à portée d'en avoir tous les jours des nouvelles.

La commission exactement remplie, Lidy enleva peu-à-peu du Château ce que Lady Alderson vouloit emporter. Elle déposa tout chez une fermière dont elle étoit sûre; elle y fit ses coffres, & les envoya à Londres à l'adresse que sa sœur lui avoit donnée. Par le moyen de cette même fermière, elle acheta une chaise, s'assura de deux chevaux & d'un postillon pour aller jusqu'à la première poste. Milady Albury, parente de Milord Alderson, étoit depuis trois mois au Château; elle partoit, alloit passer la mer & se rendre à Montpellier, où elle espéroit trouver du remède à une maladie de langueur dont elle se sentoit consumée. Lady Sara fixa son départ au même matin choisi par cette

Dame, dans le dessein de faire penser qu'elle l'accompagnoit, & d'embarrasser son pere sur la route où il devoit commencer ses recherches, s'il vouloit suivre ses pas.

La veille du jour où les espérances d'Edouart & de Sara furent si cruellement trompées, Milord Alderson avoit donné à sa fille une riche cassette, contenant les pierrieres de sa mere, quantité de bijoux d'or, & deux mille guinées, dont elle devoit répandre une partie le lendemain à l'occasion de son mariage. Lidy se dispoit à transporter ces effets précieux, quand sa maîtresse l'arrêta. Il ne convient pas, lui dit-elle, à une fille assez malheureuse pour fuir la maison paternelle, de regarder comme à elle des dons qui ne lui ont pas été faits dans l'intention de l'aider à soutenir une démarche honteuse. Rien ne m'appartient ici, & je n'ai plus de droits à des biens dont je mérite d'être privée. Lidy resta

confuse à ce discours ; elle avoit déjà fait passer l'argent à Londres, mais elle n'osa l'avouer. Lady Alderson rassembla ce qui lui restoit de la somme annuelle destinée à son entretien & à ses plaisirs. Elle se trouva environ cinq cents livres sterlings, & pour trois fois autant de bijoux à son usage. Ce fut tout ce qu'elle se permit d'emporter d'une maison où elle laissoit l'espoir de la plus grande fortune.

Prête à partir, elle sentit une douleur extrême, en songeant que peut-être elle ne reverroit jamais son pere. Ellen n'avoit point éprouvé de sa part cette tendre indulgence & ces douces caresses qui changent un respect imposé par l'éducation, entretenu par l'habitude, en une amitié vive & reconnoissante, en une préférence décidée ; sentiment que la nature n'inspire pas toujours. La bonté de nos parents le fait naître dans nos cœurs, & l'y rend chaque jour plus fort. La

fierte du caractère de Milord Alderson ne lui permettoit pas de se livrer à des mouvements qu'il traitoit de foiblesse & dont le charme lui étoit inconnu.

Sara lui écrivit d'une main tremblante; ses expressions sournises, attendrissantes, imploroient sa pitié pour une fille coupable & malheureuse, qui, se voyant forcée à ne plus vivre sous ses yeux, se trouvoit déjà punie d'une faute irréparable. Elle frémissoit de l'indignation que sa fuite alloit élever dans le cœur d'un pere offensé. Sans entreprendre de justifier une démarche, dont rien ne pouvoit excuser la témérité, elle lui demandoit humblement pardon, en déplorant la cruelle nécessité de se soustraire à une autorité qu'elle respectoit, même à l'instant où par sa conduite elle sembloit la braver. Elle laissa cette lettre sur sa toilette, sortit du Château avant le jour, se rendit à la ferme où sa chaise l'attendoit.

Après avoir libéralement récompensé la fermière, elle partit avec Lidy, & arriva à Londres le soir du lendemain.

L'éloignement de Lady Sara, & sa lettre portée à Milord Alderfon, le mirent dans un étonnement dont il ne sortit que pour se livrer à la fureur. La cassette retrouvée chez sa fille, lui parut une preuve qu'elle s'étoit ménagé un asyle où elle ne craindroit pas le besoin. Il la crut retirée à Wersteney, ou auprès de quelqu'amie du Comte de Revell. Cédant à son premier mouvement, il écrivit à ce Seigneur avec toute la fierté & l'aigreur qui lui étoient naturelles. Il ne demandoit pas à être informé de la retraite d'une fille trop indigne de lui appartenir; il ne lui feroit pas l'honneur de chercher à la sauver de sa propre imprudence; il prioit seulement Milord Revell de l'assurer de sa haine, de son mépris, d'un éternel abandon de sa part. Je ne

me souviendrai d'avoir été ton père, disoit-il, en terminant cette terrible lettre, que pour prononcer sur elle la malédiction qu'attire sur sa tête un enfant ingrat & rebelle. Je vais détruire à jamais ses espérances temporelles, & je supplie le Ciel d'étendre cette exhérédation jusques sur son partage céleste.

Le Comte de Revell ignoroit encore la fuite de Lady Sara, & fut extrêmement surpris de l'apprendre par cette voye. Il envoya un Gentilhomme au Château d'Alderson pour assurer Milord que, depuis le jour où ils s'étoient séparés, il n'avoit entretenu aucun commerce avec Lady Alderson, & ne participoit en rien au chagrin qu'elle venoit de lui causer. Milord refusa de voir personne de la part du Comte; il répandit dans sa maison, que Lady Albury menoit Sara en France sans sa permission; il se plaignit hautement de cette Dame,

dont il supposa une lettre; il dit ensuite, en paroissant s'appaiser, que si ce voyage rétablissoit parfaitement sa fille, comme sa parente l'espéroit, il leur pardonneroit aisément à toutes deux de l'avoir entrepris malgré sa volonté. Peu de jours après, il fit courir le bruit que Lady Sara se trouvoit dangereusement malade à Calais. Il partit en poste avec un seul valet-de-chambre pour aller à son secours; il resta un mois absent: ce temps passé, il retourna à Alderson, affectant une douleur extrême de la mort de sa fille, dont le cercueil le suivoit. Il lui fit des obsèques magnifiques, mit toute sa maison & lui-même dans un deuil profond. Lady Sara fut tendrement pleurée; on la regretta long-temps. Milord Revell vit avec indifférence une feinte, qu'il trouva basse & ridicule. Il ne s'empessa point à détruire l'erreur de la Province; c'étoit un soin qu'il réservoir à

Edouart. Lady Albury, prévenue par Milord Alderfon, garda le secret; ainsi personne ne douta de la mort de Lady Sara.

Arrivée à Londres, elle écrivit à Edouart; il favoit qu'elle y alloit, mais il ignoroit la raison qui l'obligeoit d'avancer le temps où elle devoit s'y rendre. Elle vouloit la lui apprendre; mais l'embarras qu'elle trouvoit à s'exprimer sur ce sujet, lui fit de jour en jour remettre cette confidence. Ses occupations dans sa retraite, étoient les mêmes qu'au Château d'Alderfon; Edouart, toujours présent à sa pensée, remplissoit tous ses moments, & lui faisoit perdre le souvenir des tristes idées où elle s'abandonnoit à Alderfon.

L'amour est la seule passion qui fuffise entièrement à notre cœur. Maîtresse souveraine de l'ame, elle en bannit insensiblement tout ce qui lui est étranger. On oublie, en aimant, s'il existe d'autres objets
que

que celui de son affection ; l'étendue de l'Univers semble diminuer à nos yeux, & nous en appercevons seulement l'espace où se renferme nos desirs.

On vantoit beaucoup à Londres un Peintre Italien, dont le talent pour le portrait étoit extraordinaire. Lady Sara se fit peindre par lui. Elle est si parfaitement représentée dans ce tableau, que vous-même, Madame, l'avez d'abord reconnue. Elle travailla avec application à le copier en petit, & envoya son ouvrage à Edouart. Elle s'amusa ensuite à écrire un journal des événements où son cœur l'intéressoit ; elle le commença du premier jour qu'Edouart s'étoit offert à ses yeux ; ses sentimens y furent exprimés avec cette aimable naïveté que donne une ame tendre & un caractère vrai. Peut-être en composant ce journal vouloit-elle comparer les temps, rappeler à Edouart, si son ardeur se

Partie I.



ralentissoit jamais, combien elle avoit sacrifié à sa tendresse, & le prix dont il devoit payer tant d'amour. C'est de ce manuscrit d'où j'ai tiré ce que je viens de vous apprendre; & Lidy m'a souvent répété dans la fuite les circonstances du dernier des malheurs de l'infortunée Sara.

Elle étoit logée chez la veuve d'un Officier subalterne, nommée Mistriss Larkin. Cette femme avoit l'humeur douce, de l'esprit, & assez d'usage du monde. Lady Alderson passoit dans sa maison pour la femme d'un simple Gentilhomme du Comté de Kent. Mistriss Larkin, frappée de l'air de dignité répandu sur toute sa personne, sur ses moindres actions, étonnée de sa grande retraite, regardant comme un mérite supérieur en elle le peu d'empressement qu'elle monroit à jouir des amusements de la ville, & la solitude que s'imposoit une Dame si jeune, si belle, si propre à briller dans le monde, con-

cut d'elle sa plus haute idée, lui montra bientôt un attachement tendre, respectueux, & s'appliqua à prévenir ses desirs. Lady Sara fut sensible à ses attentions; sa société ne lui déplaisant point, Mistress Larkin passoit une partie des jours auprès d'elle.

Plus de six mois s'étoient écoulés depuis l'absence d'Edouart : un long siège avoit retardé les opérations de la campagne. Le passionné Lord écrivoit à Sara dans l'attente d'une bataille qui devoit la terminer, & le ramener aux pieds de la maîtresse de son cœur. Son impatience augmentoit celle de Lady Alderson. Inquiete, troublée, elle adressoit au Ciel des vœux ardents pour la conservation d'une tête si chère. Le retard d'un Courier la livroit à des terreurs mortelles; elle perdoit insensiblement le repos, & ses nuits se passoient à désirer & à craindre les nouvelles du lendemain.



Elle reçut à la fois deux lettres d'Edouart, bien capables de diffiper son effroi. Il l'assuroit qu'on alloit se séparer sans action; la supplioit d'éloigner de son esprit les tristes idées dont elle s'occupoit. Il se promettoit, il se flattoit de la revoir avant la fin du mois. Toutes ses expressions montroient une extrême gayeté. Elles tromperent Sara; son cœur s'abandonna à la plus douce espérance. Le lendemain le Courier manqua sans lui causer beaucoup d'allarmes. Elle pensa qu'Edouart revenoit peut-être, & vouloit la surprendre.

Mistrifs Larkin avoit dans cette même armée un neveu qu'elle aimoit tendrement. Comme elle entroit le soir chez Lady Sara, elle reçut par un Courier dépêché au Prince Thomas, un billet de ce neveu. Elle l'ouvrit, le lut, & jetta un cri perçant. Lady Alderson l'entendit, courut à elle, lui demanda pourquoi elle crioit. Cette femme

confernee, oubliant l'intérêt que la jeune Lady pouvoit prendre elle-même à de si funestes nouvelles, lui présenta le billet de son neveu. Il contenoit ce peu de mots.

„ Nous venons de donner une
 „ bataille & de la perdre. Je suis
 „ blessé, mais légèrement. Nous
 „ fuyons; je vous écris à six lieues
 „ du champ fatal où nous laissons
 „ dix mille des nôtres. J'ai vu tom-
 „ ber Milord d'Orfet, mon Pro-
 „ tecteur & mon ami. Je voudrois
 „ être mort hier: je ne puis vous
 „ en dire davantage. On m'avertit
 „ que nous allons marcher pour
 „ nous retirer encore. „ Lady Sara
 eut à peine fini de lire, qu'elle
 tomba saisie de crainte dans les
 bras de Mistrifs Larkin, en prononçant d'une voix basse: ô
 Edouart, ô mon cher Edouart! On
 la ranima avec de l'eau & des sels;
 mais effrayée, tremblante, hors
 d'elle-même, le serrement de son
 cœur ne lui permettoit de s'expri-



mer que par des exclamations. Levant tristement vers le Ciel ses yeux remplis de larmes, grand Dieu! Dieu tout-puissant, s'écrioit-elle : est-il temps, est-il encore temps de t'implorer?

Elle attendit le lendemain avec une impatience, une agitation, qui ne lui laisserent pas donner un instant au repos. Aucun Courier n'arriva. On l'affuroit en vain qu'ils ne pouvoient passer. Ce silence funeste lui parut celui de la mort. Il n'est plus, disoit-elle à Lidy; non, il n'est plus; je l'ai perdu pour jamais.

Plusieurs jours se passerent dans cette horrible incertitude. Chaque mouvement qui se faisoit autour de la malheureuse Sara, lui causoit une révolution si grande, qu'à peine osoit-on troubler la solitude où elle vouloit demeurer. Elle ne sentoit plus son existence que par les agitations douloureuses qu'excitoit en elle l'attente d'une con-

firmation désespérante. Seule dans son cabinet, prosternée devant l'Étre suprême, les mains élevées vers lui, ses cris, ses gémissements, lui demandoient la vie d'Edouart. Qu'il vive, c'est assez, répétoit-elle avec ardeur; qu'il vive, & que je le perde! que ses jours conservés ne soient plus pour moi! que je pleure son éloignement, son indifférence, sa haine, ses mépris même; mais jamais, jamais sa mort! Abandonnée, avilie, déshonorée, privée de tout, sans amis, sans asyle, j'expierai sa faute & la mienne. Dieu des vengeances, tu l'es aussi des miséricordes! Ah ne frappe que moi. Daigne accorder sa vie à mes vœux, aux larmes amères que je répands devant toi! je mourrai contente, si j'apprends en expirant que ton bras l'a sauvé, qu'il vit, & qu'il est heureux! Hélas, l'objet de tant de pleurs, d'un sentiment si tendre, si désintéressé, n'étoit déjà plus. Percé de trois coups mor-



tels, renversé, foulé aux pieds des chevaux, souillé de sang & de poussière, Edouart, confondu dans un monceau de morts, n'avoit pas même été reconnu. On le crut prisonnier, ensuite perdu. Sir Humfroid, pris à côté de son Maître expirant, qu'il s'efforçoit de relever, pouvoit seul donner des éclaircissements sur son sort; mais dangereusement blessé lui-même, il resta plusieurs jours sans être en état de parler ni d'écrire.

Lady Sara envoya un exprès à Milord Revell. Elle le croyoit informé du destin d'Edouart, & le supplioit de l'en instruire. Le Comte reçut en même-temps son courier & une lettre de Sir Humfroid; la confirmation de la mort d'Edouart le pénétra de douleur, & les expressions de Sara en augmentèrent l'amertume. Sa jeunesse, ses qualités aimables, sa tendresse, son malheur, intéressèrent vivement le cœur sensible de Milord. Elle avoit

été si chere à Edouart; il la regardoit en ce moment comme une partie précieuse de l'ami qu'il pleuroit; & son ame généreuse & délicate crut pouvoir obliger encore Edouart, en servant l'objet de ses plus douces affections. Il sortoit d'une maladie causée par l'inquiétude & le chagrin, il se trouvoit très-foible; cependant il écrivit à Lady Alderson: Nous avons perdu, Madame, lui disoit-il, l'ami que nous aimions uniquement tous deux; unissons nos regrets: permettez-moi de vous nommer ma fille, de vous montrer les sentimens & de pere & d'époux; disposez de mes soins, de tout ce qui m'appartient; j'irai apprendre de vous-même quelles sont à présent vos intentions: prêt à m'y conformer, je me rendrai à Londres dans huit jours; j'y recevrai vos ordres; il ne me reste plus de desir, Madame, que celui de vous devenir utile.



Une assurance si positive de la mort d'Edouart, porta le désespoir dans l'ame de la triste Sara. Aucune considération ne fut capable d'en arrêter les mouvements; elle s'abandonna aux regrets les plus vifs, aux plaintes les plus touchantes: ces violentes agitations épuiserent enfin ses forces. Elle resta deux heures sans connoissance, & ne fut rappelée à la vie que par des douleurs aiguës & redoublées. Tant de trouble & d'émotion avoient avancé le temps où elle devoit naturellement les sentir. Je vis le jour, ma naissance aigrit ses tourments; mes premiers cris se mêlerent aux gémissements de son cœur; elle les entendit, ils pénétrèrent jusqu'au fond de son ame. O, malheureux enfant, s'écria-t-elle, tu ne prononceras jamais le doux nom de pere!

Depuis cet instant, elle s'affoiblit de plus en plus. Elle gardoit un morne silence, & ne le rompoit

que pour exprimer sa profonde tristesse : tout l'importunoit ; elle repouffoit avec répugnance les aliments qui lui étoient présentés. Son cœur fermé à toute espece de consolation, lui rendoit les soins insupportables : elle faisoit signe de la main de s'éloigner ; & quand les femmes qui la servoient la laissoient seule , elles l'entendoient donner un libre cours à ses pleurs , & répéter mille fois le nom d'Edouart. Il n'est donc plus, disoit-elle , il est mort : ah , Dieu , il est mort ! Il ne m'entend point , il ne m'entendra jamais ! Il est disparu , disparu pour toujours. Edouart ne s'offrira jamais à mes regards ; son ame est retournée dans le séjour céleste. Ah ! du moins , du moins , s'écrioit-elle , si je pouvois fixer encore mes tristes yeux sur ta dépouille mortelle ! aimable & cher Edouart ! hélas ! tu n'as pas même un tombeau que je puisse arroser de mes larmes, où il me soit per-

mis d'espérer que nos cendres seront réunies.

La constitution délicate de Lady Alderson la rendoit incapable de résister long-temps à une douleur si forte ; son sang s'alluma , une fièvre ardente la mit bientôt dans un danger extrême ; on désespéroit déjà de sa vie , quand Milord Revell se fit annoncer chez elle. Ce Seigneur fut sensiblement touché de l'état de Lady Alderson. En s'avancant près d'elle , il détourna son visage , dans la crainte de lui montrer combien il étoit attendri. Sa présence causa la plus grande émotion à Sara ; elle s'aperçut du mouvement qu'il faisoit ; & lui tendant les bras : ah ! ne me cachez pas votre pitié , Milord , lui dit-elle ; laissez-moi voir l'ami , le pere d'Edouart , donner des pleurs au sort funeste qui nous l'enleve ! Il n'est donc plus ! nous l'avons donc perdu pour jamais ! ah ! Milord , pour jamais ! L'abon-

dance de ses larmes étouffant sa voix, elle ne put en dire davantage.

Après quelques moments d'un triste silence, Edouart ne vit plus que dans nos cœurs, Madame, dit le Comte : le Ciel ne m'a pas permis de voir vivre heureux le fils d'un ami qui me fut bien cher. Ma tendresse pour ce jeune infortuné n'est point éteinte avec lui. C'est en vous servant, Madame, que j'en donnerai des preuves constantes. Daignez me regarder comme un homme uniquement occupé du desir de vous obliger. Alors il lui renouvela avec ardeur les offres qu'il lui avoit faites dans sa lettre.

Mais qui pouvoit encore devenir utile à Lady Sara? Quelle idée de bonheur auroit flatté une ame abattue sous le poids de la douleur, dont les sentimens vifs & passionnés venoient de perdre leur objet sans rien perdre de leur force? Eh de quel prix étoient à ses yeux



la fortune, le monde, ses plaisirs, ses grandeurs, quand l'immensité de l'Univers ne pouvoit lui rendre Edouart.

Elle se fit apporter son écritoire, y prit ce journal qu'elle avoit commencé; & le présentant au Comte de Revell : j'ai une grace à vous demander, Milord, lui dit-elle. Mais n'osant vous entretenir sur l'unique sujet qui puisse m'intéresser encore, je vous prie de vouloir bien lire attentivement ce cahier. Mon extrême foiblesse & des raisons que vous comprendrez aisément, ne me permettent pas de vous révéler moi-même ma triste aventure. Quand vous serez instruit, si votre compassion généreuse ne se rebute point, si vous daignez l'étendre jusques sur l'objet de ma seule inquiétude, je descendrai dans le tombeau débarrassée d'un fardeau pénible, dont le poids aigrit toutes mes douleurs. Le Comte reçut le cahier qu'elle

lui donnoit. Pénétré de l'état où il la laissoit, il se retira, après s'être solemnellement engagé à remplir à son égard tous les devoirs d'un pere & d'un ami.

Arrivé chez lui, il lut avec empressement l'écrit de Sara. En le finissant, il se rappella des discours échappés à Edouart pendant sa maladie. Ils avoient alors excité des soupçons dans son esprit; mais pénétré de respect pour Lady Alderfon, il ne s'y étoit point arrêté. Tout ce que disoit Edouart, lui paroissoit l'effet d'une imagination blessée, dont les idées erroient sur mille objets. Certain de ce qu'il n'osoit penser auparavant, il plaignit, il partagea la douleur de Sara, & se sentit ému jusqu'au fond du cœur, en songeant à l'innocente créature, fruit d'un amour si malheureux. Il se livroit à des sentiments de compassion, de tendresse, quand on vint l'avertir de retourner promptement chez Lady Alderfon.

La vue d'un homme si attaché à Edouart, si chéri d'Edouart, lui avoit causé une révolution terrible. Après un long évanouissement, elle étoit un peu revenue à elle-même, mais si considérablement affoiblie, que ceux dont l'art tâchoit en vain de prolonger ses jours, la décidèrent très-près de sa fin.

Elle demandoit sans cesse le Comte de Revell. Quand on le lui annonça, elle se fit donner des gouttes fortifiantes; & rappelant tous ses esprits: ma faute vous est connue, Milord, lui dit-elle; je l'ai cruellement sentie, & mes derniers moments sont si douloureux, que j'ose espérer le pardon céleste. Je meurs, & laisse après moi une fille dont vous aimâtes le pere: qu'elle éprouve vos bontés. C'est le seul vœu d'un cœur où la chaleur commence à s'éteindre. Destinée à l'avilissement, même avant de naître, la honte, la misere, un titre infame; voilà

voilà l'héritage de la fille d'Edouart. Sa mere infortunée ne peut rien pour elle. Votre protection, Milord, est l'unique bien que le Ciel me laisse espérer en sa faveur. Puissè ce Ciel, qui m'abandonna à l'égarement de mon cœur, regarder dans sa bonté cette malheureuse orpheline; & puissè-telle ne sentir jamais une douleur égale à celle qui m'arrache la vie! Si la sienne est conservée, daignez lui faire connoître les auteurs de ses jours: qu'elle donne des larmes à la mort de son pere, que sa mémoire lui soit chere & respectable, que celle de sa mere lui serve d'une triste & utile leçon pour éviter ses erreurs. Sa foiblesse & ses larmes la contraindrent de s'arrêter.

Milord Revell, vivement touché, remercia Lady Sara de la confiance dont elle l'honoroit; il lui promit, il lui jura de rendre heureux le sort d'un enfant déjà cher à son cœur; alors elle sonna. Lidy,

Partie I.

G



fuirant l'ordre qu'elle en avoit reçu , m'apporta & me présenta à Milord. Il me prit dans ses bras ; & me pressant contre son sein , il répéta en pleurant les promesses qu'il venoit de faire. Ma mere , arrosant mon visage de ses larmes , s'écria : ô ma fille ! que toutes les puissances du Ciel veillent sur toi ! Au défaut des grandeurs qui devoient être ton partage , puisse-tu posséder un cœur paisible & vertueux ! Elle fit signe à Lidy de m'emporter ; & s'adressant au Comte de Revell , après m'avoir encore recommandée à ses soins , & réglé ce qu'elle devoit donner à Lidy : J'ai écrit à Milord Alderfon , dit-elle d'un ton affoibli ; vous voudrez bien fermer ma lettre : je souhaite qu'elle lui soit envoyée dès l'instant où je ne serai plus. Sa juste indignation cessera peut-être avec ma vie. Je ne me flatte point de l'attendrir pour ma fille. J'ai cru pourtant devoir à cet enfant une démarche

dont j'espere peu. C'est vous, Milord, c'est vous seul qui me rassurez sur son destin. Alors elle lui fit remettre les clefs de tout ce qui lui appartenoit. Elle ferra la main du Comte, lui dit adieu; & se sentant plus mal, elle ôta de son col un ruban, où le portrait d'Edouart étoit attaché: elle le fixa long-temps, & dit d'une voix basse, entrecoupée par ses soupirs: Image du plus aimable des mortels, image chérie, autrefois les délices de mes yeux, l'objet de tous mes plaisirs, devenue celui de ma profonde douleur, je ne te perdrai de vue qu'en cessant de vivre. Elle l'approcha de ses levres, le baïsa avec ardeur: elle sembloit avoir réuni toutes ses forces pour ce dernier acte de sa tendresse; elle ne parla plus, ses yeux se fermerent, elle expira sans faire le moindre mouvement, ni retirer ses mains qui pressoient le portrait d'Edouart contre sa bouche.

Combien de fois la mienne y a cherché la trace de ses pleurs! O Sara! ô ma mere! Vous avez souhaité que la mémoire d'Edouart me fût *chere & respectable*; vous n'osâtes exiger mon respect pour vous même: puiffai-je mourir malheureuse & méprisée à l'instant où la mémoire de Lady Alderfon cessera de m'être chere & respectable!.... Pardonnez, Madame, ah! pardonnez à une fille attendrie des détails tristes & longs, qui peut-être auront ému votre cœur trop sensible. Emportée par un sentiment vif, je n'ai pu passer légèrement sur un sujet si intéressant pour moi. Hélas, je ne mettrai sous vos yeux que des sujets d'amertume. La douleur est le sentiment habituel de mon ame; une passion vive & tendre sembloit devoir y exciter des mouvements plus doux. Condamnée par la bizarrerie de mon sort à n'en connoître que les peines, déterminée à ne jamais ren-

dre ma tendresse heureuse, si je n'ose m'en occuper, je me plais au moins à m'applaudir du sacrifice que j'en fais.

Le premier soin de Milord Revell, après la mort de Lady Sara, fut de chercher la lettre qu'il devoit envoyer à son pere. Il la trouva sous une enveloppe ouverte. Elle l'avoit écrite dans le sentiment d'une douleur si vive, ses expressions étoient si animées, elle prioit avec tant d'ardeur pour l'infortunée créature, privée de tout appui par la perte d'Edouart & la mort prochaine de sa mere, que, malgré la connoissance de l'extrême dureté de Milord Alderfon, le Comte espéra qu'il seroit attendri de la démarche soumise & touchante d'une fille, dont la fin prématurée & malheureuse devoit exciter sa pitié, & faire évanouir tous ses ressentiments.

Il ferma le paquet, y mit les armes de Sara; & ne voulant plus



se compromettre avec un homme qu'il méprisoit, il dicta une Lettre à Lidy. Après un détail circonstancié de la mort de sa maîtresse, cette fille demandoit les ordres de Milord pour l'inhumation du corps & la conduite qu'elle devoit tenir à son égard. On envoya un Exprès au Château d'Alderson. Rien ne peut exprimer la fureur de Milord en appercevant l'écriture de sa fille. Il déchira sa lettre sans l'ouvrir; sachant de quelle main venoit l'autre, il la jetta avec mépris, ordonnant d'un ton menaçant au courrier de la reprendre, & de s'éloigner promptement.

Milord Revell, informé de cet emportement, jugea inutile de rien tenter davantage; il se chargea seul de remplir les derniers vœux de ma mere, & ne daigna pas s'obstiner à instruire Milord Alderson du destin de sa fille. Six jours après sa mort, Lady Alderson fut portée sans pompe à Rochester, dans la

fépulture des Comtes de Revell. Milord me tint sur les fonts avec Mistrifs Larkin; il me nomma Jenny, fille d'Edouart de Salisbury & de Sara Alderfon. On me conduisit à Effex pour y être nourrie. Mistrifs Larkin, tous ceux qui avoient servi ou assisté ma mere, reçurent des marques de la libéralité de Milord. Lidy resta près de moi, & conserva à mon service les avantages de sa première condition; elle m'attacha au col le petit portrait d'Edouart. Celui de ma mere, qui la représentoit entiere, fut placé en face de mon berceau. Lidy reçut ordre de m'apprendre à le considérer avec une respectueuse tendresse, dès que mes yeux seroient capables de distinguer les objets. On réserva les bijoux de ma mere pour m'être donnés un jour; le reste de ses effets fut vendu, & Milord plaça ce qu'elle laissoit à la banque de Londres. La rente augmentant chaque an-



née le fond, produisit avec le temps une somme qui eût été suffisante pour me mettre à l'abri du besoin, si le hazard n'avoit disposé cruellement de tout ce qui m'étoit destiné.

Au commencement de ma sixième année, Milord me conduisit dans une pension près d'Oxford. J'y entrai sous le nom de Miss Jenny Glanville, fille de Qualité que ses parents, retenus à la Jamaïque pour le service du Roi, vouloient faire élever en Angleterre. Les fréquentes visites de Milord, l'amitié dont il m'honoroit, & la richesse des habits qu'il se plaisoit à me voir porter, donnerent une haute opinion de ma fortune. Il eût été difficile de former des doutes sur la naissance d'un enfant confié à ses soins.

Je reçus dans cette maison l'éducation distinguée qu'on y donnoit aux filles des plus grands Seigneurs. Un esprit porté vers la réflexion,

assez de fierté pour craindre la plus douce réprimande, & le desir de me faire aimer, m'engagerent naturellement à profiter du soin qu'on prenoit de m'instruire. J'appris facilement tout ce qui forme le caractère d'une femme destinée à être riche & à tenir un rang dans le monde; mais on ne m'enseignait point ces principes solides & vrais, qui nous rendent capables de jouir avec modération des biens de la fortune, ou nous aident à en supporter courageusement la privation; principes si nécessaires pour conserver de la dignité dans les divers événements de la vie. C'est par eux seuls que nous pouvons souffrir beaucoup, & ne pas nous trouver tout-à-fait malheureux. On nous épargneroit bien des peines, si on nous apprenoit à ne rougir que du reproche de notre cœur.

Milord Revell avoit des parents fort éloignés, mais attentifs sur ses démarches. Son extrême amitié

pour le fils du Duc de Salisbury, en détruisant leurs avides espérances, les écarta long-temps de sa maison. La mort d'Edouart les rapprocha de Milord. Ils le recherchèrent ; bientôt son cœur s'ouvrit aux soins qu'ils prirent de lui plaire. Il étoit dans cet âge où l'on sent le besoin des attentions & de la complaisance ; besoin qui les rend agréables, & fait fermer les yeux sur leurs motifs.

Peu à peu Milord cessa de jouir de sa liberté. Il se vit entouré d'amis officieux qui examinoient ses mouvements, éclairoient tous ses pas ; je devins l'objet de leur curiosité. On lui parloit de sa Pupille, on désiroit de la voir, de la connoître. Mais il gardoit un profond silence sur ce qui me concernoit. Afin de mieux cacher ses bontés pour moi, il raya de son testament l'article où j'étois nommée, dans la crainte qu'un legs trop considérable ne m'attirât de puissants en-

nemis, & n'exposât ses dispositions à être contestées. Sa généreuse attention lui fit craindre aussi de se voir prévenu par la mort ou l'affoiblissement de son esprit, avant d'avoir fixé mon sort, & le porta à prendre des mesures pour l'assurer.

Sir Humfroi, toujours attaché à lui, avoit sa confiance, & la méritoit par son zele & sa probité. Milord s'ouvrit à lui sur le sujet d'une si noble inquiétude, & s'arrêta au moyen qu'il trouvoit le plus propre à la dissiper. Il remit un porte-feuille à Sir Humfroi, contenant, en billets de banque, quinze mille livres sterlings, dont il me faisoit présent, & plus de quatre mille venant de ma mere. Dans cette dernière somme étoit compris le fonds d'une petite rente assignée à Lidy. Milord enjoignit à Sir Humfroi de continuer à mettre le revenu de mon bien en augmentation du principal. Il ajouta

à ce dépôt les bijoux de Lady Alderson, avec tous les papiers qui intéressoient sa mémoire, & pouvoient m'éclaircir sur ma naissance.

Sir Humfroi s'engagea à remplir les desirs de Milord. Il lui promit de me rendre maîtresse de ma fortune quand j'aurois atteint ma dix-huitième année, si, dans ce temps, Milord n'étoit plus en état de suivre lui-même ses dispositions. Les papiers de ma mère, cachetés du sceau d'Edouart & du sien, furent mis entre les mains de Lidy, pour me les donner lorsqu'elle en recevroit l'ordre. Sir Humfroi y joignit une reconnoissance fort étendue, spécifiant le nombre & la qualité des effets dont il s'avoit dépositaire. Trois ans après je perdis mon unique ami, mon vertueux protecteur. Sa tendre prévoyance avoit voulu assurer mon bonheur. Mais que peut la vaine prudence des foibles humains, contre un hazard destructeur des projets les

plus profonds & les mieux conduits! Un instant renverse nos arrangements, dissipe nos espérances, & nous livre à tous les maux que les vues bornées des hommes semblent avoir pour jamais éloignés de nous.

Je pleurai Milord, je le pleurai beaucoup. Mais il est un âge où l'impression de la douleur s'efface si rapidement, qu'on peut la nommer une courte interruption de la joye. Combien de fois j'ai donné depuis des larmes ameres au souvenir de cet ami vraiment généreux! Hélas, ses bontés, sa tendresse, ses bienfaits n'ont pu m'arracher à ma triste destinée. Ah! Madame! que l'enfance est un état heureux! pourquoi ne jouit-on du bonheur que dans le temps où l'on ne peut le connoître; où loin de s'applaudir du calme intérieur de son ame, on porte ordinairement ses idées sur l'avenir qui doit l'altérer ou le détruire? Je parvins à

ma quinzieme année, sans qu'une seule réflexion eût agité mon esprit ou troublé la douce uniformité de ma vie; mais un événement, en apparence bien indifférent, commença à me faire sentir de l'inquiétude sur ma naissance, ou du moins sur la conduite de mes parents à mon égard.

Me promenant un jour avec six de mes compagnes, leurs femmes, Lidy, & deux de nos gouvernantes, je gagnai le haut d'une colline, d'où j'aperçus à peu de distance une maison dont l'aspect me parut charmant: je proposai d'aller de ce côté; personne ne s'opposant à ce desir, nous traversâmes pour la première fois la plaine qui borroit ordinairement notre promenade, & nous parvînmes à l'avenue du château. Un Jardinier travaillant à élaguer les arbres, voulut bien nous ouvrir une petite porte. Elle nous conduisit dans le jardin le plus riant & le plus agréable

qu'il fût possible de voir. Le jardinier nous servant de guide, nous parcourûmes ce beau lieu avec ce plaisir enfantin que la moindre nouveauté excite. Un bosquet rempli de fleurs, où quatre fontaines jaillissantes répandoient une extrême fraîcheur, nous parut propre à nous reposer. Nos gouvernantes & nos femmes s'assirent sur le gazon; mais l'activité naturelle de notre âge, nous porta bientôt à chercher de l'amusement, & nous nous mîmes à danser toutes les contredanses qu'on nous avoit apprises.

Pendant que cet exercice nous occupoit, un jeune homme en habit de chasse parut tout-à-coup au milieu de nous. En l'apercevant, mes compagnes cessèrent de danser. Plus animée, ou plus distraite que les autres, je me fâchai contre elles, sans faire attention au spectateur dont la vue les avoit arrêtées. Mes yeux se fixèrent enfin

fur lui, nos regards se rencontrèrent; mais il lut aisément dans les miens qu'il m'étoit importun.

Il s'avança vers moi, me salua, en s'inclinant profondément; il me demanda pardon d'avoir troublé par sa présence un divertissement, sans doute attrayant pour moi, & qui me faisoit développer tant de graces en m'y livrant. On ne peut sans regret vous priver d'un instant de plaisir, ajouta-t-il; si ma vue vous inspire de la tristesse ou du dégoût, j'aurai deux sujets de me plaindre du hazard qui m'a fait vous rencontrer.

A ce mot de plainte, Mistriss Anna, la plus âgée de nos Gouvernantes, crut avoir commis une grande faute en nous laissant entrer dans cette maison où elle ne connoissoit personne: jugeant, à l'air noble du jeune chasseur, qu'il en étoit le maître, elle se mit à le complimenter si ridiculement, que je ne pus m'empêcher de rire de
sa

sa gravité & de ses discours. Ce retour de ma bonne humeur ranima la gayeté de notre petite troupe. Celui qui l'avoit troublée, ayant tout de suite proposé de reprendre la contredanse interrompue, nous nous regardâmes, & d'un commun accord nous la continuâmes avec autant de plaisir qu'auparavant.

Pendant ce temps, le Jardinier qui nous avoit introduites, reçut des ordres, sortit du bosquet, & revint peu de moments après chargé de fleurs & de fruits. Plusieurs Valets à sa suite apportoient toutes sortes de rafraîchissements. Le Cavalier, dont l'attention les faisoit paroître si à propos, nous les présenta. Il les offroit d'un air si poli, si empressé, que nous ne pûmes nous défendre de les accepter. L'heure de se retirer venue, nous voulûmes prendre congé de lui; mais la nuit approchant, l'apparence qu'elle pourroit nous sur-



prendre en chemin, fournit à l'officieux Chasseur un prétexte pour nous accompagner. Il me présenta une main, Miss Clifford reçut l'autre; nous nous mîmes à marcher, nous entretenant tous trois avec autant de liberté que si nous nous fussions connus depuis long-temps.

Arrivés à la porte où nous devions nous séparer, notre conducteur parut se faire une extrême violence pour nous quitter. Un air triste succéda à son enjouement; prêt à s'éloigner, il trouvoit toujours des raisons de rester, & Miss Clifford approuvoit toutes celles qu'il imaginoit. Il s'étoit curieusement informé à nous-mêmes, de mon nom, de ma qualité, de ceux dont je dépendois. Ma compagne l'avoit satisfait sur tous ces points. Ses questions réitérées commençoient à me fatiguer, lorsqu'enfin il se détermina à nous laisser.

Cette rencontre nous servit d'entretien tout le soir. On nous dit

que le château où nous avons été, appartenoit à Milord Clare, un Pair d'Irlande, estimé à la Cour, chéri de la Nation; mais devenu triste & presque farouche par un événement malheureux. Passionné-ment amoureux de la fille de Milord Clarendon, prêt à s'unir avec elle, une mort cruelle & imprévue la lui avoit enlevée. Depuis deux ans il la pleuroit, & passoit une grande partie de l'année dans cette terre, afin de se livrer sans distraction à la tendre mélancolie qu'il sembloit se plaie à conserver. Ses amis partageoient tour-à-tour sa solitude, mais ne pouvoient l'en arracher. Sir Edmond son frere, âgé de dix-neuf ans y vivoit avec lui, & partoit incessamment pour commencer ses voyages.... Sir Edmond! que ce nom me cause de trouble & d'agitation! Ah! Madame, pourquoi le jeune frere de Milord Clare ne s'offrit-il point alors à mes regards! Destiné à

m'aimer, à me plaire, dès ce temps il eût fait sur mon cœur cette impression vive & tendre, où se mêle à présent tant d'amertume : j'aurois suivi sans contrainte un penchant que la reconnoissance & l'amitié me défendent d'écouter, de satisfaire. Ah ! cet aimable Edmond ! puisque je devois le voir, pourquoi l'ai-je vu si tard ! pourquoi ne puis-je le rendre heureux ! Quelle fatalité me force à lui cacher mon amour, à renoncer à mon bonheur, & à la certitude de faire le sien en comblant mes vœux les plus ardents !

Miss Clifford vouloit deviner lequel des deux freres s'étoit trouvé dans le bosquet. La figure de la personne que nous avions vue annonçoit plus de dix-neuf ans, & son air vif & enjoué ne convenoit point à Milord Clare : trois jours après notre promenade, cette lettre éclaircit nos doutes.